

# Quête d'identité dans l'œuvre de Robert Sabatier

Beatrice Bonhomme

Ce que je voudrais mettre en exergue dans l'œuvre poétique de Sabatier, à partir de l'analyse du recueil *Lecture* qui constitue, d'après moi, une sorte de miroir ou de mise en abîme de l'ensemble de l'œuvre, c'est une quête d'identité, identité à la fois essentielle et vacillante, toujours précaire et toujours réaffirmée à la façon même dont s'affirme l'écriture. Le je et l'autre se livrent mutuellement bataille pour aller jusqu'au bout de ce qu'ils peuvent et parvenir ensemble dans un mouvement dialectique vers une unité multiple. Le lieu poétique devient celui de l'échange et du partage. Le poème est seuil, hospitalité offerte à tous pour une communauté refondée. L'orientation vers autrui se mue en générosité. Là où il semble qu'il n'y ait plus personne apparaît l'autre et la poésie de Robert Sabatier est cette seconde chance donnée à l'autre d'apparaître.

Car l'être y est menacé sans cesse par le non-être et c'est de cette menace même que naît l'affirmation : « Je suis sans être - ailleurs quand je suis là » (p. 9). Comme la danseuse de Mallarmé, le poète n'est pas où il devrait être. Le poète n'est pas ce qu'il est et ne se trouve pas là où il est. La négation positive est puissance de déplacement. Le je et l'autre jouent de l'un pour faire pièce à l'autre, et permettent ainsi ce que les grecs appelaient l'*allélos*, l'un-l'autre, le mutuel, le réciproque.

L'être est le présent-absent, « partout perdu dans la marche immobile » (p. 9) et les oxymores « puis-je faire du pain noir un soleil ? » (p. 43) dévoilent une écriture tout entière fondée sur la quête de soi. L'oxymore est ici intelligence des frontières, le poème dit ensemble le moment de la fracture et la recherche frénétique de l'union. L'oxymore est rencontre de deux lignes de virtualités, moi et l'autre, le même et l'autre, événement qui consiste à se séparer, à vivre l'exil, tout en étant lié en un point, dans une quête de l'unité. Deux principes se séparent, fractionnent le tout, divergent autant qu'il est possible pour au terme se rassembler dans la plus grande richesse. L'art poétique ne se conçoit ici que comme une recherche d'être. L'être est l'objet d'une quête de nature ontologique, il est la fin même du poème. Tout se passe comme s'il fallait écrire pour être mais que l'écrit lui-même ne pouvait d'abord rien assurer puisqu'il s'éprouve dans un premier temps comme un manque, et cela dans sa quête même d'unité. Rompue, désappariée, la tablette du scribe devient l'allégorie d'un manque premier qu'elle désigne et qui, en retour, fonde la dramaturgie, le théâtre du poème. Et le poème s'écrit bientôt comme une sorte de roman policier, un itinéraire à énigme, un jeu de piste dont l'objet de quête est le poète lui-même ou plutôt son être profond. Et cette quête et ce dénuement premiers permettent, au fur et à mesure l'enrichissement. Il n'y a plus un seul chemin mais multiplicité de chemins, chemin qui bifurque, archipel, labyrinthe, poésie archipelagique.

Ainsi dans un premier mouvement du poème est soulignée la faille « Connaissez-vous ce malfaiteur ? Il vole son propre corps à sa personne même » (p. 9) s'écrit le poète,

c'est-à-dire qu'il n'est personne ou plutôt qu'il est « personne », *persona*, un masque perdu dans des jeux d'apparences, de miroirs et de doubles :

Est-ce un théâtre ? Un rideau se soulève  
et je me vois m'applaudissant moi-même  
car je me donne un spectacle de plus (p. 23)

Tel un acteur oubliant tous ses rôles  
je me recherche et ne sais qui je suis  
Hamlet ou Faust ? quelque roi dérisoire ? (p. 53)

« Je » s'expose un instant de sa dépossession, il se désigne au seuil du livre pour avouer son impuissance : « Je suis sans être » (p. 9); « Je ne suis moi » (p. 15).

Le moi se retire et se travestit, retissant ainsi le thème de l'insaisissable et de l'impenétrabilité du moi. Le texte est fondé, dans un premier temps, sur la répétition, sorte de tautologie ou d'obsession involutive : « Ce que je cherche ici, c'est ma recherche » (p. 9). L'impression est celle d'avoir été volé, dépossédé de soi-même : « L'identité qu'on me donne est aux autres » (p. 9).

N'exister que dans le leurre finit par créer l'angoisse : « Ne m'appartient qu'un reste de frayeur », angoisse devant l'émergence de l'autre, de l'autre en soi, de ce qui vous arrache à vous-même, angoisse devant l'émergence d'un moi étrange, un étranger, et cette angoisse est empreinte de tremblement, de *tremendum* devant quelque chose d'incompréhensible, la possession de soi-même par l'autre ou par le rien : « Plus rien pour moi, l'autre moi que je veille » « Je me sais double » (p. 19). Il y a démultiplication de la perte d'identité : « Je suis cet autre, et cet autre, et cet autre » (p. 17).

Le moi profond se présente et en même temps il est inatteignable comme un dieu éloigné, insaisissable :

Je me profane - amour iconoclaste  
en me jetant à genoux devant moi (p. 27)

Image double, ambivalente, contradictoire, celle de notre quête de nous-même, cet effort pour aller au fond, ce sentiment permanent de la fuite de notre être jusqu'à notre horizon. L'autre est un revenant, un fantôme, un *medium*, soi-même un instant retrouvé, dans l'espace le plus reculé comme dans le miroir le plus proche, dévoré par la ressemblance :

Dans ce miroir, tu m'apparais funèbre  
Toi mon fantôme. En es-tu satisfait ?  
Je lis déjà ton ultime buée (p. 55)

C'est au fond de soi qu'il faut chercher l'autre, c'est là que l'on peut espérer le rejoindre, et le phénomène d'autoscopie est là comme comble du mystère.

Fallait-il donc aller si loin au bout de l'Autre pour retrouver le Même ?

Dans ce moment auto-scopique l'autre devient le même et marque non seulement la confirmation de la diversité mais la reconnaissance du moi fragmenté, instable, et du même qui contient une mesure d'altérité. Le miroir renvoie l'image d'un homme épouvanté qui me ressemble et qui me fuit, le miroir éclaire cet abîme où je est un autre, et où la cible se révèle inaccessible, aboutir signifiant recommencer, ce qui justifie la composition cyclique de l'œuvre s'achevant sur une image christique :

J'ai le regard de ce crucifié  
qui cherchait l'homme en l'au-delà de l'homme  
Le soir venu, qui fermera mes yeux ?

Le vertige atteint son paroxysme lorsque autrui, dans cette rencontre surnaturelle, revêt l'apparence du moi. L'autre n'est en effet jamais totalement étranger, ni totalement soi-même, dans une familière étrangeté. L'autre est un moi qui ne s'atteint jamais malgré tous les détours d'espace et de parole. Et c'est parce que le moi-autre est inaccessible qu'il fascine :

Je me partage avec l'autre, j'émigre (63)

Suis-je (...) la copie exacte d'un autre être  
las d'être moi, parfois je me remplace (55)

j'ai voyagé dans le rêve d'un autre (49)

Si je reviens, vous verrez un autre être (29)

J'attendais l'autre. Il vint. J'étais parti (37)

Las d'être moi- je veux dire cet autre  
qui me rejoint, que je crois reconnaître  
et qui me nargue en n'étant que lui-même (56)

L'irrésistible attraction narcissique pour l'autre, pareil à soi, aboutit donc dans un premier temps à une contemplation qui, image de rien sinon d'elle-même, se fige dans une immobilité stérile, comme un rendez-vous manqué.

Mais bientôt le poème décrit ce double mouvement de chacun en lui-même. Sortir de soi permet en dehors de soi de retrouver l'*alter ego* et donc de retourner en soi, enrichi, comme pli du virtuel et de l'actuel et possibilité de s'ouvrir aux autres. Ce va-et-vient de l'*ego* à l'*alter* et de l'*alter* à l'*alter ego* est désormais lieu de poésie, de métaphore, de symbole comme lieu-tenance du signe. L'énergie poétique qui habite le texte est celle d'une lutte totale comme soudure irrémédiable, permettant de distendre et de réunir, la relation chiasmatisée entre le moi et l'autre devenant puissance d'infini.

Ainsi, nous cheminons à travers ce texte comme dans un texte initiatique, mystique même, à la manière de Saint Jean de la Croix, du *Nada* au *Todo*, du Rien au Tout. Et nous retrouvons la terminologie de la liturgie et du sacré : « dieu » (45), « pèlerins » (47), « rites d'offrandes » (47), « roi nu » (47) car il y a bien dans la voix de Robert Sabatier, une nudité, une étrange cassure, quelque chose d'intimement brisé, rompu et bouleversé. Une mémoire murée, une faille, le sentiment confus d'un égarement à réparer, la déchirure recoupant une blessure personnelle. Et toute l'œuvre n'est écrite que pour renouer le fil coupé, recouvrir la vulnérabilité, et cela d'un déferlement inépuisable.

Saint Jean de la Croix écrit "il faut aller des choses qu'on voit et qui n'existent pas aux choses qu'on ne voit pas et qui existent". Or, c'est autour d'une absence et au cœur d'un néant que s'inverse et se retourne l'écriture poétique de Robert Sabatier car elle réside précisément dans la distance. Le jeu sacré de cette écriture est un jeu transitionnel entre présence et absence, l'écriture se situant dans un horizon du texte

toujours reporté plus loin, à la fois offert et indéchiffrable. Le charme le plus puissant de cette écriture est cette *actio in distans*, elle est l'abîme de la distance, le distancement de la distance, la distance elle-même. Il faut transcender la distance, tout en la réitérant, la rendre en quelque sorte saisissable pour la maintenir insaisissable, la franchir pour la connaître inépuisable.

Maintenir cette pulsion de la distance et du paradoxe qui est le propre de la quête ontologique, faire que rien ne soit jamais rejoint et que tout soit poursuivi. « Et derrière l'être baladin, le moi essentiel reste tapi dans le fond de son antre et la tanière demeure inaccessible » dit Segalen.

Les poèmes de Sabatier constituent non seulement une exploration de soi, un cheminement existentiel, mais aussi une quête mystique au sens large, en dehors de tout dogme et de toute église. Écriture comme jour de connaissance au fond de soi, expérience intérieure mais qui n'a lieu que grâce à l'expérience du dédoublement, du corps du double dans notre imaginaire, le double étant le moyen de se contempler dans un espace vacant, mais le double nous échappant toujours aussi, comme le moi, à travers la distance et l'insaisissable de l'écriture car se place en creux l'absentement du moi. Le vide réside aussi en l'homme et fait que sa nature foncière en implique toujours une autre. Au cœur de la réalité pleine est la présence du vide. Le moi profond où réside sans cesse le vide du vide. Plus loin que les confins, il y a l'extrême et puis l'épreuve du vide et puis quoi ? Vertige, sortilège du vertige. *Lecture* semble donc obéir à une impulsion dirigée vers un but énigmatique. Franchissements d'obstacles ou d'épreuves.

Vacillement tout d'abord, vertige du moi, carence identitaire, moi sans qualités, sans épaisseur, *Lecture* serait un texte troué dans la mesure où son débat s'effectuerait autour de la question de l'Être qui est un vide, expérience mystique du vide central, mouvement vers le vide qui finirait par s'inverser dans un mouvement ascendant vers le plein, le poème constituant une faille et un pont tout à la fois, une sorte d'*Aleph*, l'ensemble de tous les espaces et de tous les temps en un seul point. La problématique de l'identité vacillante risquerait de se prolonger par un questionnement sur l'écriture et sa validité même, le poète déclarant ainsi : « je n'écris pas » et niant alors la valeur de sa subjectivité et la force de son énonciation. Le poète ne serait que le traducteur de récits qui le traversent, il n'en serait que le réceptacle, réceptacle des récits d'un autre monde : « je suis muet, je reçois la parole ». Notons d'ailleurs le grand nombre de tournures négatives ou restrictives « Je ne suis moi que par molle habitude ». Toujours cette même obsession de l'invalidation, de la déréalisation avec des images porteuses de salissures (*graffiti*), de destruction (lézarde, cicatrice), de blessure (sang, vigne rouge, (43), couteau (14)) d'usure (corps déserté), de pleurs (15), de désastre, de nuit (23), de tombe ou de meurtre (21) (assassinat (51), Mort (12)). La théologie présentée ici apparaît comme une théologie négative :

Je suis la serrure et je n'ai pas la clé  
Je suis le chant et je n'ai pas de bouche  
Je tends la main tous les objets s'éloignent (43)

Mais cette série de négations et de paradoxes rejoignent en fait le grand paradoxe mystique, « tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » et l'absence sera finalement énoncée dans cette poésie comme le seul chemin vers la présence, la

négativité s'intégrant à une dialectique orientée. Le vide se transmue en perfection de la parole. Le vide devient l'espace de la poésie, relevant irrévocablement d'une forme de plénitude. Le néant finit par s'imposer sous son angle salvateur, il réconcilie à sa manière l'esprit avec lui-même. La souffrance première s'évanouit progressivement jusqu'à ce que lui soit substituée une vacuité parfaite. Dès lors, le vide n'est plus un état mort, négatif, il est le lien ontologique où toutes choses de l'univers se réfléchissent au sein de l'unité retrouvée, grâce auquel nous approchons de l'Un car le vide en tout être, nous dit Claudel, "c'est le cheminement mystique, c'est le Tao, c'est l'âme". Le vide restaure incessamment l'unité, s'imposant pour le Soi comme une énergie salvatrice, vécue comme une tension supérieure vers le transcendant. S'il induit un profond sentiment de solitude, d'esseulement, il est indispensable pour accéder à une unité authentique, celle même de la fulguration poétique.

Ainsi la duplicité de l'Être peut-elle se dépasser, se transcender et trouver sa réconciliation dans un projet littéraire. Par l'écriture, la néantisation de l'Être dans sa duplicité ou sa multiplicité même n'est plus seulement négation et elle peut être fécondée, enrichie, approfondie. La littérature serait précisément pour Sabatier le lieu où prennent sens une faille et un dédoublement intimes. L'écriture aurait donc à charge à la fois d'exprimer la faille de l'être et, ce faisant, de la conjurer pour la transmuier en oeuvre. La continuité de l'être au monde et du monde à l'être est alors instaurée dans l'écriture par le lien avec l'univers et la littérature tient dans cette conversion d'une profondeur intime en un paysage. La pensée de l'originel (terre/mer) est le meilleur moyen dont le poète dispose pour combler le vide de l'origine. L'écriture s'engouffre dans le sillage de quelque chose qui se retire. Ordonner les mots c'est jeter l'habit d'une forme sur ce vide. La naissance et l'écriture du poème sont travaillés par le vide, par une faille irrémédiable. L'effort de l'écriture consiste à essayer de s'opposer à ce mouvement de fuite, de perte, de faille, même si le texte porte en lui-même comme un en-creux, les cicatrices nostalgiques d'une dépossession. Et ce qui n'était que médiation personnelle concernant le moi, évidemment de soi, contemplation de l'abîme, devient traversée des paysages, accord entre le ciel et la terre, adéquation de l'homme au monde, consonance de la voix de l'homme et de la voix du monde dans une perspective cosmique, perte de soi dans l'univers, mais perte pour mieux se retrouver : "Je me tiens droit pour imiter le chêne."

Et le problème de l'identité s'appuyant sur un vide générateur, sur ce vide qui est force poétique, se résout en allant vers les autres, mes semblables, mes frères et dans cette communion avec le monde et les autres, le poète enfin trouve son identité. La poésie, ardoise magique, toujours prête à soulever les fixités pour les déplacer vers autre chose permet un déplacement, un transport vers l'autre, une nouvelle idée de communauté. Aller au fond de la singularité, ce n'est pas se couper de la communauté. Le moi et l'autre n'existent pas séparés d'où l'infinité de la réciprocité. De moi à l'autre le chemin est circulaire, peu importe où je commencerai car je reviendrai là par un chemin courbe, un anneau d'alliance et d'éternité. Une fraternité où il ne s'agit pas de confusion mais de rapprochement. Chacun doit comparaître devant l'autre, prendre sa place. Chacun s'imagine à la place de l'autre, les limites tombent et chaque esprit se voit devenu l'autre, tous les autres, dans une volonté de se mettre à la place de l'autre, dans la compassion.



*Je suis serrure*

Je suis serrure et je n'ai pas de clé,  
je suis le chant mais je n'ai pas de bouche,  
je tends la main, tous les objets s'éloignent.

Mon corps de course à l'approche du but,  
est-il jouet de la seule apparence  
quand le jour fuit, quand le Temps se renverse ?

Toi, mon regard, perce les horizons  
pour voir la mort au-delà de mes âges  
et lui parler en bonne connaissance.

Je suis le mur, lézarde et cicatrice,  
le graffiti qui dessine le sort,  
la vigne rouge ardente à le cacher.

De ma prison, faut-il que je célèbre  
chaque barreau ? Puis-je faire une source  
de ce broc d'eau, du pain noir un soleil ?

Tous échos chantent mon nom d'automne,  
j'ai sous les yeux l'image de ma fin,  
déjà mon corps émigre vers l'azur.

ROBERT SABATIER,  
*Lecture,*  
Albin Michel 1987, p.43